

Zeitschrift: L'Hôtâ
Herausgeber: Association de sauvegarde du patrimoine rural jurassien
Band: 36 (2012)

Artikel: La traction hippomobile : souvenirs d'enfance au pays de Porrentruy
Autor: Chariatte, Georges / Merçay, Jean-Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1064650>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La traction hippomobile

Souvenirs d'enfance au pays de Porrentruy



Souvenir du 13 avril 1926 au Saradin, Miécourt, aux pommes de terre. De gauche à droite: le grand-père Hans (Johann) Zutter, Ernest, Alice, Marie, et la grand-mère Marie.

Quand on voit ce groupe de fringants cavaliers en balade dans la campagne, une roulotte tirée par des chevaux sillonnant nos routes, un rallye équestre martelant le pavé de l'une de nos villes: quel spectacle sympathique! De par sa prestance, le cheval occupe une place à part dans nos paysages, et une place à part tout court,

surtout dans le Jura. C'est devenu l'un des compagnons favoris des passagers du temps libre. Pourtant, il n'en a pas toujours été ainsi. Pour en témoigner, Georges Chariatte qui, dès son enfance, a vécu entouré de chevaux. Fin connaisseur de la gent équine jurassienne, le Bruntrutain résume d'abord à grands traits l'évolu-

tion de cet animal domestique, puis nous livre quelques souvenirs du cru.

Les retraités d'aujourd'hui appartiennent à la dernière génération à avoir travaillé avec des chevaux, ou les avoir vus dans leur jeunesse effectuer des travaux utilitaires. Ils sont les



Porrentruy, la Cour-aux-Moines et le personnel de la laiterie centrale, 29 septembre 1935. Photo: coll. Musée de l'Hôtel-Dieu – Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.

derniers témoins d'une époque révolue. Sans qu'on y ait prêté attention, l'abandon de la traction hippomobile est un des nombreux changements qu'a connus le XX^e siècle.

Depuis sa domestication, dont les premières traces apparaissent à l'âge du bronze, soit 2500 à 3000 avant J.-C. en Russie méridionale (Turkistan) jusqu'au début du XIX^e siècle, le cheval fut le moyen de transport le plus rapide pour se rendre d'un point à un autre.¹

Rare et cher

Toutes les activités humaines, en particulier l'art de la guerre, étaient tributaires du cheval. Durant la Première Guerre mondiale, chaque jour la France perdait trois cents chevaux. Ce conflit provoqua le massacre de

1 200 000 chevaux – pour la France et l'Allemagne.²

Aussi le cheval utilitaire lui-même était-il très cher. Au XIX^e siècle, un cheval valait autant que sept à huit vaches laitières.

Vu sa grande valeur, le cheval était exploité jusqu'au bout de ses forces, ce d'autant plus que la consommation de sa viande fut interdite – pour des raisons sanitaires! – par le pape Grégoire III dès 732. Il fallut la retraite de Russie (1812) et la famine qu'elle provoqua parmi les soldats pour que ceux-ci mangent leurs chevaux. Depuis lors, l'hippophagie est tolérée.³

Venu tard au trait

En Suisse, les premières traces d'un élevage chevalin apparurent au X^e siècle au couvent d'Einsiedeln.⁴

Dans nos régions et jusqu'au début du XVII^e siècle, seuls la noblesse, la haute bourgeoisie et le clergé tiraient profit du cheval. Les travaux agricoles incombait aux vaches et aux bœufs. Par rapport au cheval, ces derniers avaient une valeur de réforme – on pouvait les vendre en boucherie – et leur entretien était moins onéreux.

Dès les premières décennies du XVII^e siècle, le recours au cheval se généralisa chez les paysans les plus aisés. Il était plus rapide que le bœuf. Cette évolution fut donc considérée comme un progrès.⁵

Au début du XX^e siècle apparurent sur le marché des machines agricoles à traction hippomobile: faneuse, râteleuse, faucheuse.

Vers 1930, les charrons et maréchaux du Plateau suisse construisirent des chars à pneus. Après la Deuxième Guerre mondiale, cette activité se développa également dans le Jura.

Supplanté par le tracteur

Puis, progressivement, le tracteur remplaça le cheval dans les grandes exploitations. Il ne servait d'abord qu'à tracter. Ensuite il se dota de fonctions et d'accessoires qui en firent un outil polyvalent: son moteur servit d'auxiliaire, il devint aussi faucheuse, racloir, pelle, etc. Ainsi, l'invention de la prise de force et du relevage hydraulique accéléra le rythme de la mo-

torisation dans l'agriculture. De leur côté, les constructeurs de matériel agricole mirent sur le marché l'auto-chargeuse. Pour les exploitants des plus petits domaines ou ceux sans relève se posa alors un dilemme crucial : investir en machines ou cesser d'exploiter. Une partie d'entre eux choisirent d'abandonner... En 1965, la motorisation de l'agriculture suisse était quasi complète.

Le marché du cheval de trait s'effondra. La cavalerie suisse fut supprimée en 1972. A ce moment-là, l'avenir du cheval et des métiers qui lui étaient liés paraissait bien sombre. Mais ce fut alors l'émergence de la société des loisirs et la popularisation des sports équestres.

Des races locales

Ce bref compte rendu de l'évolution du rôle du cheval dans la société nous amène aussi à considérer qu'il existait déjà dans le Jura des races chevalines locales (Delémont, Franches-Montagnes, Petit Val, Ajoie) avant la création du *Stud-Book* (le livre généalogique) du cheval de trait suisse, dont le premier registre fédéral sortit de presse en 1924. Par conséquent, si l'on se focalise sur *Vaillant*, *Imprévu*, *Tacticien* et autres étalons reproducteurs historiques, on occulte une partie du patrimoine génétique de notre race nationale. Ce serait oublier que



Porrentruy, le maréchal Laissue au quai du Rinçoir, 9 mars 1936. Photo : coll. Musée de l'Hôtel-Dieu - Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.

les prémices d'un élevage chevalin florissant n'avaient pu se concrétiser du fait des réquisitions de Napoléon I^{er} alors que le Jura était français (1793-1814). Il fallait à ses troupes du fourrage, du bétail, des chevaux. Il se servit à profusion, dispersant ainsi le vivier de l'élevage local.⁶

Durant cette période par exemple, Porrentruy comptait neuf foires par an. Cent cinquante à deux cents chevaux y étaient commercialisés. Et les foires de Cornol, Courtemaîche et Grandfontaine réunissaient de deux cents à trois cents chevaux.⁷

Trois chevaux de ville

Les anciens de Porrentruy se souviennent certainement encore des tournées du laitier effectuées avec des

chevaux. Ces braves bêtes avançaient et s'arrêtaient à la voix devant chaque maison.

Ils se rappellent le charretier de l'entreprise Parietti et Gindrat, M. Œuvray, de Cœuve, et avant lui pendant longtemps, M. Zaffaroni qui, avec *Bijou*, son cheval alezan aux crins lavés, amenait le petit matériel sur les différents chantiers de l'entreprise. Avec sa jument baie et son camion – ainsi désignait-on sa charrette – Henri Gerber, de la ferme du Château, parcourait la ville pour ramasser les reliefs de cuisine dans les restaurants ou les restes de boulangerie.

A l'époque, les gens de Porrentruy, comme de partout d'ailleurs, effectuaient leur dernier voyage terrestre dans un corbillard tiré par un cheval.



Porrentruy, ouvriers de l'entreprise Parietti, 26 août 1945. Photo: coll. Musée de l'Hôtel-Dieu – Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.

Celui du père Glaus était un bai brun aux arcades sourcilières blanchies par l'âge et aux yeux mi-clos, ce qui lui donnait un aspect morose, triste, comme s'il avait compris le sens de sa mission. Il était encore de coutume d'enterrer avec ou sans suite (le corbillard seul).

Porrentruy: un concours important

La place de présentation et de trot du Séminaire, à Porrentruy, fut par le

passé la plus fréquentée de Suisse avec celle du Marché-Concours de Saignelégier – on ne faisait pas de concours à la foire de Chaindon. En tant que place de concours, elle fut longtemps la seule utilisée en Ajoie. C'est-à-dire qu'elle rassemblait l'ensemble des étalons, poulains-étalons et juments du plus grand syndicat chevalin de Suisse, celui d'Ajoie. Pendant la dernière guerre mondiale, l'Ajoie comptait plus de mille juments primées. Les effectifs actuels sont de cent cinquante. A Porrentruy, le pre-

mier concours cantonal eut lieu le 16 avril 1821.⁸

Jusque vers 1955, les concours cantonaux d'Ajoie duraient trois jours. Le premier jour était réservé aux étalons reproducteurs et aux poulains-étalons. Chaque année, plus d'une vingtaine d'étalons étaient présentés, dont trois appartenaient à Ernest Roth, de Porrentruy. La catégorie des poulains mâles âgés de 1 et 2 ans était représentée par une cinquantaine de sujets. Tous ces chevaux étaient de race Franches-Montagnes.



Porrentruy, jour de concours, 1936. Photo: coll. Musée de l'Hôtel-Dieu – Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.



Porrentruy, jour de concours, août 1936. Photo: coll. Musée de l'Hôtel-Dieu – Porrentruy (MHDP), fonds Albert Perronne.

Les deux jours suivants étaient consacrés aux juments gestantes ou allaitantes.

Ces concours de printemps créaient une ambiance de liesse analogue à celle des foires d'antan. L'ensemble du quartier du Séminaire et de la ferme Dobler était en effervescence. Dans la cour de l'école, au bord des routes et dans la cour de la ferme étaient stationnés des chars, des breaks et des tilburys sur lesquels se trouvaient amassés le fourrage nécessaire pour la journée ainsi que les colliers.

Sur la place du concours, dans le brouhaha provoqué par les conversations des nombreux éleveurs et les hennissements des chevaux, le commissaire Juillerat appelait les concurrents et leurs chevaux à l'aide d'un porte-voix. Des moineaux effrontés

s'agglutinaient sur les crottins tout frais et piaillaient à tue-tête lorsqu'ils étaient dérangés.

Malgré les trajets parcourus, certaines juments donnaient l'impression d'être très vives. En fait, elles avaient fraîchement pouliné. Un poulain les attendait à la maison. D'autres dormaient, leur ventre énorme caché sous une couverture en laine annonçait une mise bas prochaine. Vers 16 heures, les attelages prenaient le chemin du retour, les juments allaitantes aux pis gonflés pressant le pas.

Dur à la tâche

Dans chaque ferme, on trouvait des «chevaux de travail», comme on disait encore vers 1950. Aujourd'hui, ce genre d'animal a pratiquement disparu, à l'exception de quelques rares forestiers et agriculteurs qui recourent à ses services en terrain difficile. Désormais, on parle plus volontiers de chevaux de loisir ou de sport.

Pourtant, la plupart des chevaux de travail étaient de braves serviteurs. À certains, il ne manquait que la parole, du moins le croyait-on. La relation quotidienne entre l'agriculteur et le cheval contribuait à créer un climat de confiance et de complicité incomparable, d'autant plus que cette relation se réalisait dans le travail, dans l'effort. Il faut cependant admettre qu'en hiver, après quelques jours de

repos, notre brave cheval de travail pouvait aussi se permettre certaines incartades.

C'était une situation propice aux coups de sang (hémoglobinurie), maladie dont l'issue pouvait être fatale. Il fallait alors faire appel au vétérinaire, qui pratiquait une saignée. À l'aide d'une lancette, il sectionnait une veine du cou et prélevait ainsi cinq à sept litres de sang selon le poids du cheval. Souvent, il fallait soulager la douleur à l'aide de morphine, soutenir le cœur et donner des laxatifs.

Le cheval demeurait inapte au travail durant plusieurs jours.

Une journée de labour

Mon père avait deux juments de race Franches-Montagnes. L'une, la plus petite, s'appelait *Glycine*, l'autre *Minette*. Elles étaient de toute confiance. Sans elles, l'exploitation aurait tourné au ralenti.

Souvent, je repense aux journées de labours. On partait le matin vers 9 heures, après avoir fourragé chevaux, bovins et cochons.

Arrivés sur le champ, il fallait s'appliquer à faire un premier sillon bien droit pour que les suivants le soient également. Nous avions alors les bornes pour repères.

Au bout du champ, mon père tournait le soc de la charrue et le cheval le

plus proche du sillon se plaçait dans celui-ci. Le chien *Nouki* suivait à quelques mètres, prêt à attraper les souris que la charrue avait dérangées. Plus loin, les corbeaux faisaient ripaille de vers de terre. Par beau temps, les bergeronnettes étaient aussi de la partie. Malgré l'effort demandé aux chevaux, le labour s'effectuait dans le calme. Parfois un caillou crissait sous le soc, ou bien les chaînettes des traits s'entrechoquaient. Ce cliquetis métallique se mêlait alors aux sifflements des bergeronnettes.

À midi, nous rentrions. Les chevaux étaient dételés, abreuvés et débarrassés de leur collier. Ils recevaient du foin ou de l'herbe suivant la saison. Puis nous allions dîner. Nous avions faim car, durant toute la matinée, nous avions suivi la charrue. À peine le dîner terminé, les chevaux recevaient de l'avoine et du fourrage.

Vers 13 h 15, nous repartions «à la charrue». À quatre heures, c'était «l'arrêt goûter». Au bout du champ, les chevaux las, fatigués ne bougeaient pas, malgré des guides détendues et l'absence de véritable surveillance.

Mon père et moi, assis sur le char, devisions du temps qu'il ferait le lendemain en pensant déjà aux futures semailles, ou alors nous parlions de nos chevaux, tout en mangeant un morceau de pain accompagné de fromage ou de lard. Le chien *Nouki* observait tous nos gestes, attendant le



Paul Chariatte (1914-2002) au labour, avec ses chevaux Sabine, Madi et Zino, à la Haute-Fin, à Porrentruy, en 1960. Photo: archives familiales.

moment où les reliefs de notre goûter seraient à sa disposition. Mais il fallait aussi penser à nos braves chevaux. Chacun recevait son quignon de pain.

Vers 5 heures, nous avions labouré 45 ares, 1 journal (voir la note en fin d'article). Impatients de retrouver l'écurie, sinon contents du travail accompli, les chevaux étaient attelés au char pour le retour à la ferme.

Peu d'armes contre les mouches

En régions de cultures, les chevaux de paysans étaient beaucoup sollicités. Les périodes les plus dures étaient celles des récoltes des fourrages et des céréales, c'est-à-dire en été.

Hormis la pénibilité du travail, il fallait compter avec le harcèlement des insectes. Les mouches étaient nombreuses et méchantes durant

cette période de l'année. Les chevaux, ces pauvres bêtes, tentaient par tous les moyens de s'en débarrasser. Malheureusement, la plupart des chevaux de l'époque ne disposaient que d'un moignon de queue. On la leur avait sectionnée alors qu'ils étaient poulains. En 1948, par parenthèse, l'armée suisse décida de ne plus acheter de chevaux tronçonnés, et cette pratique disparut. Des astuces telles que la fumée ou «l'huile de bok» étaient



Anciennement atelier Billieux. Robert Glaus (1922 – 2007) a repris la forge et l'a exploitée jusqu'en 1973. Peinture acrylique de son épouse Hanni (1931 – 2012). Collection André Glaus.

censées éloigner les taons. La fastidieuse tâche d'enfumer les chevaux incombait souvent aux enfants. Ce travail était également dangereux, car il fallait veiller à ne point bouter le feu au fourrage. L'odeur âcre caractéristique de cette huile ou celle de la fumée, les enfants de paysans de l'époque doivent certainement s'en souvenir, odeurs mêlées à celle, agréable, de la sueur de cheval.

Chez le maréchal

Tous les deux mois, mon père se rendait avec les deux juments chez Robert Glaus, notre maréchal attiré, pour relever les fers ou en mettre de nouveaux.

La forge du Robert se trouvait en ville de Porrentruy, à côté du restaurant du Gambrinus. C'était un grand

bâtiment gris devant lequel se trouvaient deux tilleuls.

Robert Glaus, le patron, avait un aide dénommé Joseph Mahon. C'était un homme de petite taille aux larges épaules. Il avait de grosses mains moites et une casquette toujours vissée sur la tête. Introverti, il travaillait bien, sans bruit, comme étranger à l'ambiance dans la forge, qui était souvent gaie. En hiver, en particulier, le

foyer de la forge était un lieu de rendez-vous apprécié. On y trouvait évidemment les clients de la maison, mais aussi l'illusionniste *Mille Tours* et son chien, le père Rérat, Léon Noirat, le voisin réparateur de vélos, et d'autres. Chacun colportait les nouvelles du jour ou débitait des «witz» souvent grivois.

Dans ce lieu si animé, aux éclats de rire et de voix se mêlait le tintement du marteau frappant sur l'enclume ou le grésillement sourd du fer rouge posé sur la corne du sabot. Il s'en échappait une brève fumée blanche accompagnée d'un fort relent de corne brûlée qui prenait le large et trouvait pour compagnon le fumet du café torréfié émis par le magasin voisin, celui de la famille Chevillat.

Lorsque les fers et les mordaxes (pointes antidérapantes fixées aux fers pour marcher dans la neige) étaient posés, il fallait renouveler au fer rouge le numéro d'immatriculation. A l'époque, la quasi-totalité des chevaux de travail était mobilisable en cas de conflit.

La robe des chevaux, comme les sabots, demande un entretien régulier. La robe était brossée et étrillée tous les jours. Le samedi en fin de journée, les sabots étaient brossés et graissés.

Aujourd'hui, les paysans qui, au début de leur activité professionnelle

n'ont travaillé qu'avec le cheval, sont âgés d'au moins 60 ans: c'est la dernière génération à l'avoir fait. Somme toute, à l'aune de l'évolution de la plus noble conquête de l'homme, l'emploi du cheval dans l'agriculture n'est qu'une parenthèse, trois cent cinquante ans, par rapport à près de cinq mille ans de domestication.

Nous étions en 1960. C'était la fin de la traction animale en agriculture. Avec le recul, il n'y a pas lieu d'être nostalgique. Si le cheval n'est plus notre compagnon de travail, il est devenu aujourd'hui notre compagnon de loisirs. Ce rôle-là lui est certainement plus agréable à vivre.

Texte de Georges Chariatte
Introduction de Jean-Louis Merçay

Remerciements

Merci au Musée de l'Hôtel-Dieu (MHDP), de Porrentruy, pour sa recherche iconographique.

Merci à André Glaus, le fils de Robert et Hanni Glaus, pour sa recherche, ses renseignements et pour avoir permis la photo du tableau de sa mère.

Note

A propos de journal...

Selon *La Mémoire du Peuple*, p. 175, 3^e volume du *Panorama du Pays jurassien*, éditions de la Société jurassienne d'Emulation, 1983: «C'est ainsi qu'un journal exprime la surface qu'un agriculteur peut labourer en un jour.» Selon les mêmes sources, le journal n'a pas une surface de 3200 m², mais de 3165 m². Si l'on admet que la surface à labourer a 100 m. de long et 32 m. de large et qu'un sillon a 25 cm de large (au minimum), l'attelage doit parcourir $32 \times 4 \times 100$ ou $3\,200 \times 4 = 12\,800$ m. c'est-à-dire 12,8 km.

Si les chevaux au labour parcourent 3 km/h, le journal sera labouré en 4,26 heures, soit 4 h 15 minutes. Dans le cas cité dans notre article, le labour a duré 5 h 15. Surface labourée: entre 40 à 45 ares.

La correspondance entre journal et journée de travail est en réalité très théorique:

- la durée de la journée de travail n'est pas définie,
- le rendement de l'attelage est dépendant de sa force, mais également de la qualité du sol à labourer.

Les différents éléments précités nous amènent à penser que cette définition du journal est antérieure à l'utilisation du cheval en agriculture. La référence au rythme lent d'un attelage de bœufs est plus probable. G.C.

Notice bibliographique

^{1,4} et ⁵ *Nos chevaux*, Monika Ruckstuhl (et autres auteurs), Editions Silva, 1978

² *L'Éperon*, revue équestre française

³ *Le Cheval des Franches-Montagnes à travers l'histoire*, Pierre-André Poncet, Société jurassienne d'Emulation, 2009.

⁶ et ⁸ Rapports de la Commission bernoise d'élève de la race chevaline adressés à la Direction de l'Intérieur du Canton touchant les inspections chevalines du printemps, 1872 – 1899.

⁷ *Porrentruy, Sous-Préfecture du Haut-Rhin*, d'André Bandelier, A la Baconnière, 1980.